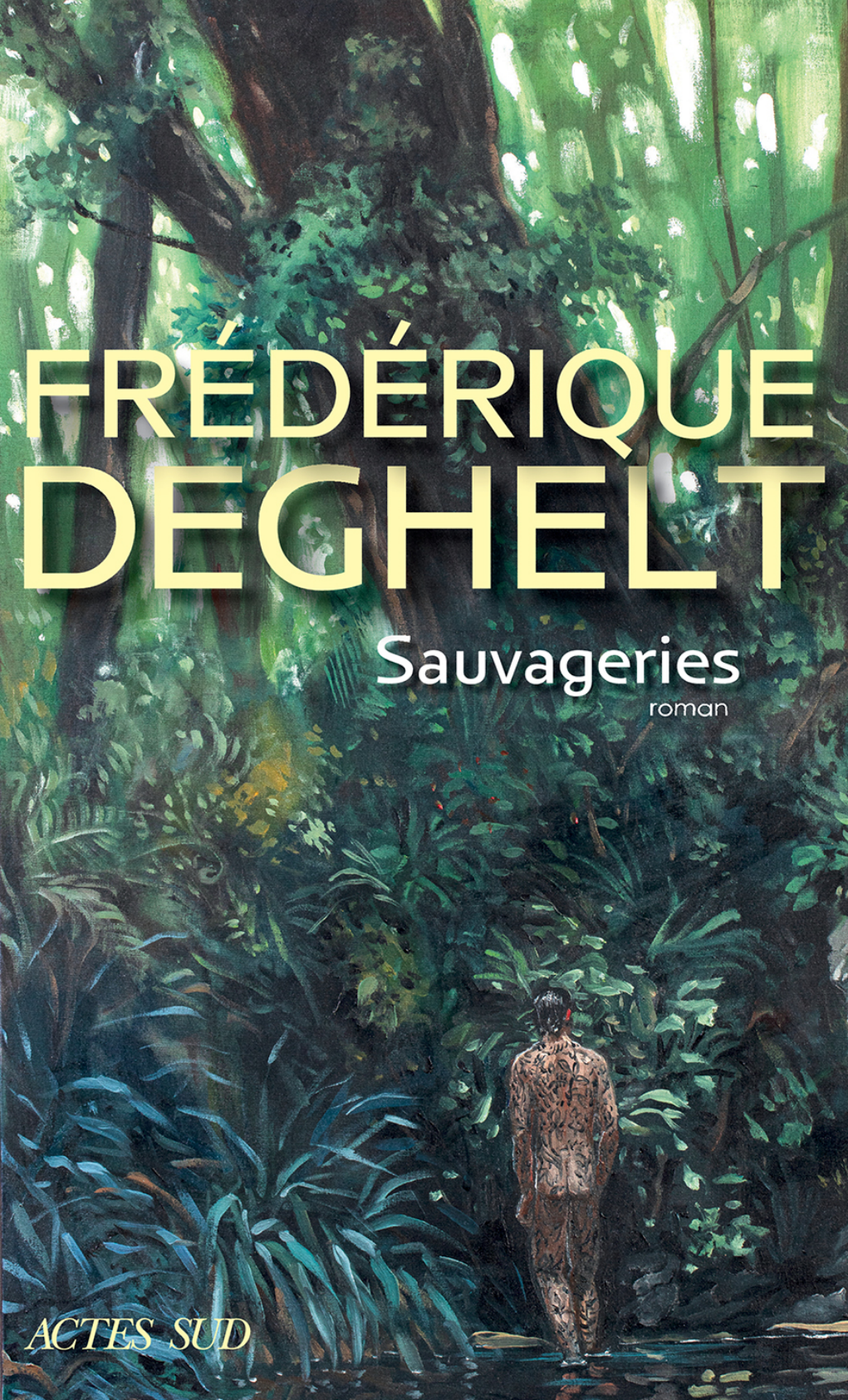




FRÉDÉRIQUE DEGHOLT

Sauvageries
roman

ACTES SUD

DE LA MÊME AUTRICE

MISTINGUETT, LA VALSE RENVERSANTE, Sauret, 1995.
LA VIE D'UNE AUTRE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 897.
JE PORTE UN ENFANT ET DANS MES YEUX L'ÉTREINTE SUBLIME QUI LA CONÇU, Actes Sud, 2007.
LA GRAND-MÈRE DE JADE, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1128.
LE CORDON DE SOIE, Actes Sud, 2009.
LA NONNE ET LE BRIGAND, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1155.
MA NUIT D'AMOUR, Actes Sud Junior, 2011.
UN PUR HASARD, éditions du Moteur, 2012.
CASSÉE, Actes Sud Junior, 2014.
LES BRUMES DE L'APPARENCE, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1324.
LE VOYAGE DE NINA, LGF, 2014.
L'ŒIL DU PRINCE, J'ai lu, 2014.
LIBERTANGO, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1594.
AGATHA, Plon, 2017 ; Babel n° 1584.
MON CORPS EST UN MURMURE DE TOI QUI DANSE (avec des photographies de Sylvie Singer Kergall), J'ai lu, 2018.
ÊTRE BEAU (avec des photographies d'Astrid di Crollalanza), Stock, 2018.
SANKHARA, Actes Sud, 2020 ; Babel n° 1792.
CELLE QUI FUT MOI, éditions de l'Observatoire, 2022.

L'auteure a bénéficié d'une bourse du CNL pour l'écriture de ce roman.

Illustration de couverture :
Adrian Geller, *Lost handkerchief*, détail © Adagp, Paris, 2025

© ACTES SUD, 2025
ISBN 978-2-330-20112-8

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

Sauvageries

roman

ACTES SUD

[illegible]

LOS CACICAZGOS TAÍNOS



*Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra
fames ?*

(“À quoi ne forces-tu pas le cœur de l’homme, faim maudite de l’or ?”)

VIRGILE,
L’Énéide, chant III.

*Nous tiendrons pour vrai et assuré, qu’en
quarante ans, dans lesdites terres, sont morts à
cause de cette tyrannie plus de douze millions
d’êtres vivants, hommes, femmes, enfants...*

BARTOLOMÉ DE LAS CASA,
Très brève relation de la destruction des Indes.

PROLOGUE

AN DE GRÂCE 1518

J'ai essayé plusieurs fois de me mettre à écrire, mais je n'y arrivais jamais. Au début, j'ai pensé que c'était l'espagnol, que je ne pouvais pas écrire dans leur langue. Alors j'ai essayé de psalmodier à haute voix des récits, comme nous les racontions chez nous, en restant dans le langage de mon enfance. Mais le taïno n'est pas une langue qui se couche sur un parchemin. C'est une langue qui est debout et vit dehors. Elle galope dans la forêt, hurlée par l'océan ou murmurée par les cours d'eau. Alors j'ai réfléchi, encore et encore. L'espagnol n'est pas responsable des bouches qui le crachent. L'espagnol est une belle langue que j'ai aimée quand Diego me l'a enseignée. Sa langue me chuchotait d'autres voies, me chantait des chansons. Son langage me soufflait des mots d'amour et d'autres encore, inconnus de mon peuple, des mots murmurés par ses lèvres qui embrassaient les miennes. J'ai aimé l'espagnol avant de haïr son peuple.

Plus tard, j'ai aimé le tracer et l'écrire avec Bartolomé, découvrir d'autres sons nouveaux, des significations qui n'avaient aucun sens dans ma langue, mais devenaient comme de la poésie dans la sienne. C'était la première fois que je pouvais poser quelque part ce que je disais. La

première fois que mes paroles restaient gravées quelque part, alors qu'autrefois elles partaient dans le vent et les mots que je venais de prononcer s'évanouissaient dans le silence qui les suivait, et parfois, dans une ou deux oreilles plus attentives. L'espagnol est donc devenu un peu ma langue et celle de mes enfants.

Mais, il faut que je le dise, les mots *fourberie*, *massacre*, *tuerie* n'existent pas dans ma langue. Le mot *pardon* n'existe pas non plus. Nous comprenons l'erreur, nous en plaisantons, nous pardonnons d'emblée, sans le savoir ou y réfléchir. Pourquoi nommer cela ? Comment raconter une histoire avec une langue à laquelle il manque les mots de toutes ces choses qu'ils ont commises, en enfreignant les lois de notre nature.

Désormais les mots des anciens sont ceux avec lesquels je dois seulement parler. Écrire et transmettre dans une autre langue que la mienne, serait-ce une trahison ? J'ai décidé que non. Je ne veux pas écrire avec des mots que les Espagnols ne comprendront pas pour raconter notre vie avant eux. Je veux que tous leurs descendants sachent qui nous étions et ce qu'ils nous ont fait.

Je raconterai tout dans leur langue et je m'approprierais leur territoire.

Il faut bien que je me rende à l'évidence, mon empêchement n'est pas la langue de nos meurtriers, mais ma peur de ne pas être à la hauteur de la tâche. Je ne peux comme le fait Bartolomé de Las Casas, agencer les phrases d'un jardin auquel on ne laisse pas sa sauvagerie. Autre chose me terrifie. Je vais être obligée de replonger dans cette vie passée, je vais devoir décrire toutes ces souffrances inutiles, ces lois iniques, extirper de ma

mémoire les fantômes de tous ces morts que j'aimais et que la torture et la terreur ont envoyés dans l'autre monde sans leur donner de raisons. J'ai perdu toute ma famille dans cette tragédie et j'en suis sortie vivante, mais pas indemne. À quoi bon vivre quand tous les autres sont morts ? Cette histoire qui va s'écrire sous mes yeux, tracée par ma main, ne risque-t-elle pas de me noyer dans le chagrin de souvenirs terribles ? Le sang peut-il se changer en encre ?

Bartolomé n'a cessé de me le répéter pour me convaincre : "Personne ne racontera ce que vous avez vécu, puisqu'il n'y aura aucun écrit. Vous aurez disparu parce que vous étiez comme ces animaux faibles qui sont morts dans l'évolution naturelle des cycles de la terre. Vous aurez disparu comme ceux qui ne rejoignent pas Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dieu n'aura pas permis que vous viviez !"

Par ces mots, je sais qu'il me provoquait pour me pousser à accomplir ce travail. Je le soupçonne, ce moine acquis à notre cause, de ne pas être reparti en Espagne avant de m'avoir arraché la promesse de ce livre. Car l'oubli est le pire gouffre pour un peuple qu'on a exterminé.

J'aurais pu choisir, comme Bartolomé le fait dans son ouvrage, de raconter toute cette histoire dans l'ordre, de faire de ces événements un temps révolu puisqu'il faudra que nos peuples aillent vers d'autres relations, écrivent une nouvelle Histoire. Mais mon peuple n'est plus. Ils ont presque tous disparu, alors, encore aujourd'hui, je m'accroche uniquement à ce que m'a dit Mâa.

"Les femmes porteront notre sang à l'insu des hommes qui les ont forcées et la mémoire des nôtres sera

gravée dans le corps de tous leurs descendants pour toujours. On ne peut éradiquer le peuple qui vient de la mère de toutes les terres.”

Après avoir réfléchi pendant des lunes, après avoir commencé et recommencé, après avoir gâché du parchemin et de l'encre, je me suis dit que la façon dont j'écris n'avait pas d'importance, pas plus que la langue ou tout ce qui m'a retenue jusqu'à aujourd'hui. Mon écriture sera sauvage et non disciplinée. Pas dans les règles en somme, comme mon peuple. Et je crois bien que Bartolomé lui-même me l'a dit avant de me quitter, à moins que ça ne me plaise de m'en souvenir ainsi. “N'essayez pas de m'imiter. Écrivez ce qui vous est arrivé comme vous voulez qu'on l'entende, laissez sortir cette histoire de votre cœur. C'est votre chant qu'il faudra qu'on entende. Le mien sera celui d'un moine historien qui renie les mauvaises raisons de ces chrétiens coupables devant leur Dieu. Mon livre sera une charge plaintive et coléreuse, le livre d'un religieux qui a été incapable d'arrêter le massacre des créatures du Maître qu'il servait. Mon livre sera une tentative pour m'extraire du camp des meurtriers, mais il ne rachètera rien. Il ne sera jamais écrit que de ce point de vue suspect, la place d'un témoin issu du camp de la tyrannie. Un témoin gênant pour l'Espagne, que beaucoup voudront éliminer car il se retourne contre ceux qu'il devrait défendre, absoudre ou pour le moins justifier.”

Les mots que Bartolomé n'a cessé de me répéter tournent autour de moi comme des lucioles. “Ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire des guerres et des conquêtes. Et celui qui lit épouse la cause du vainqueur, parce que le vaincu, lui, n'a de place autre que celle de

sa faiblesse. Il est le silence du disparu. Et personne ne désire s'identifier au silence d'un disparu. ”

Bartolomé, lui, a écrit notre histoire et nos souffrances pendant des mois, sans doute depuis son arrivée dans l'île et je savais qu'il allait consacrer sa vie à ces écrits prometteurs. Je n'en doute pas. Lui qui, pourtant, est du côté des chrétiens, des serviteurs du vrai Dieu... Peut-être qu'il sait, comme nous le savons aussi, qu'il n'y a pas de côté, bon ou mauvais. Parmi les hommes, certains sont des ancêtres, et d'autres des enfants de l'existence. Et puis, il y a une autre différence, profonde comme un océan, entre écrire l'Histoire comme un témoin des massacres, et graver avec des mots la mort et la torture de ceux qu'on aime.

Bartolomé, en quittant notre île en 1517, m'a demandé de cacher mes écrits quand ils seront terminés. Il n'était pas encore sûr de pouvoir sauver ses propres manuscrits de la destruction, pas sûr de pouvoir les faire connaître et reconnaître, pas sûr qu'ils ne disparaissent pas mystérieusement après sa mort, puisqu'ils portent atteinte à la grandeur de l'Espagne. “Si tu ne sauves pas la voix de ton peuple, le cri déchirant de ceux qui étaient là avant, Cristobal Colomb et les Espagnols resteront pour l'éternité les découvreurs des Indes et seront honorés comme des héros !”

Voilà. Durant toutes ces années, je n'ai pas cessé de raconter tout ce qui est arrivé à mon peuple, reprenant sans cesse mon histoire commencée en 1516, pour la nourrir à mesure que nous disparaissions, et parfois pour ajouter des détails sur nos vies et nos traditions.

LE LIVRE DE TAÏNA

*Le chant des anciens est monté de la terre.
Il fait pousser les plantes et les arbres.
Le chant des anciens est la manne de notre âme.
Il s'enroule autour de nos vies et tisse nos esprits à nos corps.
Il fait voyager nos nuits en rêves et les oiseaux le connaissent.
Il murmure que la vie ici est celle de là-bas.
Il raconte ce que nous ne voulons pas savoir.
Le chant des anciens descend des étoiles,
Il est le ciel qui s'unit à la mer et ne connaît pas l'horizon.
Il dit la loi de la nature qui est la même pour tous.
Hommes, animaux, plantes et pierres ne peuvent le mécon-
naître.
Sur le sable qui roule, sous les feuilles qui frémissent
Sur la terre après s'être détachées de l'arbre.
Il dit que tout s'en va et que tout est déjà revenu.
Le chant des anciens n'est ni gai ni triste, il est le monde.
Il est souffle d'éternité, car la vie des anciens est la sagesse
même de l'univers.
Apparition, disparition, début et fin, tout se tient dans le
creux d'une main
Tout est l'instant que distille ce chant.
Il n'a d'ancien que la voix qui le porte et, en cela, il est tou-
jours nouveau.
Le chant des anciens est celui du nouveau-né.*

*Il ne sait ni la vengeance, ni le pardon.
Le chant des anciens ne sait qu'aimer.
Il naît dans la forêt, dans la profondeur des nuits sans lune.
Il s'élève dans l'obscurité et inonde les vivants d'amour et de
lumière.*

PARTIE 1

Mâa me l'a souvent raconté. À mon arrivée, je n'ai pas crié, je n'ai émis aucun bruit qui puisse laisser penser que j'étais vivante. Alors on massa mon corps fragile et gluant, on le manipula selon la tradition et, enfin, un minuscule soupir s'échappa de ma bouche. Les femmes qui entouraient ma mère sourirent et me posèrent à côté de l'autre bébé qui avait déjà saisi son sein. Sur mon front, mes cheveux courts et très noirs dessinaient la traditionnelle marque des sculptures de notre peuple ; alors comme tous les nouveau-nés qui portaient cette trace caractéristique et mystérieuse, on me nomma du nom de mon peuple. Taïna. D'après Mâa, jamais aucune fille n'était née avec cette marque.

Je n'étais pas seulement la première fille à porter la marque des divinités taïnos. Jamais des jumelles n'avaient eu droit à la vie, pas plus que les garçons. Les bébés anormaux ou ceux qui avaient le malheur d'arriver en deuxième position n'étaient pas gardés. Cette marque que portait mon front et que n'avait pas ma sœur née juste avant moi m'assignait un destin différent. Mâa, la

behique^{*1}, le savait depuis plusieurs lunes. C'était même pour cette raison qu'elle avait organisé secrètement cette naissance, avec trois femmes qui ne diraient rien et la complicité du *behique* d'un autre village, celui où je devais grandir avec ma mère adoptive.

Mâa m'examina avec satisfaction puis sourit à ma mère inquiète. Une fatigue intense marquait son visage, mais elle n'avait pas cédé à l'épuisement. Mâa lui caressa la joue. "Elle vivra. Longtemps. Elle sera importante pour la tribu. Tu lui donneras ton lait et, ensuite, je l'emmènerai à l'autre bout de l'île."

Les femmes prirent la première-née et l'emmenèrent au village. Elle serait nourrie par une autre tandis que j'allais bénéficier de trois jours pour me blottir contre ma vraie mère avant d'être élevée ailleurs, nourrie par une adoptive, dans le village où j'allais grandir sans qu'on sache que j'avais une sœur jumelle. C'était la première fois que Mâa sauvait un jumeau. Elle était totalement hostile à cette coutume. Elle pensait que ces enfants, jumeaux ou anormaux, venaient au monde en portant le courroux des dieux et des esprits pour apporter quelque chose aux hommes et aux femmes de la tribu. Les faire mourir était une façon de ne pas écouter la colère des esprits et c'était une erreur. Pour la première fois, elle mettait à l'abri une petite fille, et qui plus est, une dont elle connaissait l'importance pour la tribu. Elle avait eu des signes. Certains lui paraissaient encore obscurs et peu interprétables, mais c'était une *behique* qui connaissait le pouvoir de la pleine confiance. Elle s'était habituée humblement aux mystères de sa mission. Savoir n'était pas nécessairement comprendre. Savoir était une vibration

1. Les mots suivis d'un astérisque à leur première occurrence figurent dans le lexique en fin d'ouvrage, p. 257.

qui traversait le corps et l'âme et il fallait se laisser aller dans cette intuition au monde et la servir.

Ma vie commença donc par le miracle d'avoir survécu. Un miracle qui ne cesserait de se reproduire tout au long de ma vie.

Je vécus auprès d'une femme nourricière qui me donna tout ce qu'une mère prodigue à son enfant. Nourriture et tendresse. Je grandis, jouai, mangeai, apprenant à filer, à préparer les cassaves*, ces galettes de manioc que la tribu consommait chaque jour. Mais surtout, je passai de longues heures à observer ce que faisaient les adultes avec un intérêt qui ne fit que croître. Durant mes premières années, je vécus avec cette mère d'adoption, Imana, et tout autant avec Mâa la *behique*, dans le *bohio** central du village. Cette dernière m'enseigna tout ce qu'elle savait sur les dieux, les plantes, la vie passée et future, le ciel et les étoiles. Elle m'emmena dans les cérémonies quand je n'étais encore qu'un bébé, si bien que je suis incapable de préciser à quand remonte mon premier souvenir d'*areytos**. Les *areytos* étaient des moments privilégiés. Des fêtes de chants et de danses célébrant les mariages, les naissances, les récoltes, les bienvenues, parfois les funérailles, et nous les enfants, nous adorions ces moments où les adultes ne travaillaient pas. Ils organisaient des jeux dans le *batey**, le carré des cérémonies, et rien n'était plus plaisant que de les regarder jouer, surtout le *batú**, cette petite balle faite de racines bouillies et mélangées avec de mauvaises herbes qui formaient une pâte, à laquelle on donnait une forme ronde. Le *batú* rebondissait sur les sols durs et, dans cet espace délimité par de grosses pierres, deux groupes de douze joueurs, hommes ou femmes, s'affrontaient en utilisant des ceintures de cérémonie, les

*yukes**. Ces derniers étaient en pierre ou en bois, décorés de symboles sacrés et les joueurs essayaient de faire rebondir le *batú* contre lui. Le jeu consistait à lancer le *batú* en l'air, à se battre pour ne pas le laisser tomber dans le camp de son groupe. Nous admirions la dextérité des joueurs qui devaient renvoyer la balle avec n'importe quelle partie de leur corps, mais pas avec les mains. Plus le *batú* touchait le *yuke*, plus notre excitation montait. Je me demandais toujours comment les grands humains arrivaient à la faire rebondir contre les pierres qui marquaient la limite du terrain d'une équipe afin qu'elle se retrouve dans le terrain de ses adversaires. Le groupe qui la faisait rouler sur le sol perdait un point et les parties étaient serrées car les joueurs excellaient. Tout autour du terrain, tous les membres de la tribu criaient et encourageaient les équipes. On riait, on pleurait en riant même, car les positions qu'adoptaient les joueurs pouvaient être très cocasses. Plus ils se contorsionnaient et plus ils arrivaient à rattraper la balle avant qu'elle ne touche le sol, pour notre plus grande joie. Certains jours, les adultes n'avaient pas le temps de jouer, ils travaillaient dans les champs ou partaient pêcher ou chasser. En général nous faisions tout cela dans une seule journée suivant les heures. Avec d'autres enfants, nous nous entraînions au *batú* pour rire, mais nous n'avions pas le droit de toucher aux vraies balles qui rebondissaient. Elles étaient bien entreposées dans le *bohio* de notre cacique*. Nous reproduisions ces jeux en utilisant des fruits et des morceaux de bois ronds. Certains s'étaient tellement entraînés qu'une fois adultes, ils avaient déjà acquis une réputation. D'eux l'on disait, quand il sera dans le *batey*, celui-là, il va attirer le regard de Yaya*. Ah, il faut dire qui était Yaya. Il y a tant de choses à raconter sur nous, les Taïnos. Tant d'histoires de dieux et

d'hommes que les autres peuples ignorent ou ne veulent pas savoir. Car nous Taïnos, étions uniques dans ces îles de Juana*, Quisqueya*, différents de la plupart des tribus qui peuplaient les autres îles.

Avant que les jeux de balle ne démarrent, nous assistions à des célébrations initiées par les chants du cacique. Ensuite toute la tribu répétait ces chants. S'élevait alors une force qui sortait des poitrines et des bouches et quelque chose d'unique reliait tous les membres de la tribu, quel que soit leur âge.

Areyto était aussi le mot pour désigner les chansons. Et ces voix qui s'élevaient au début de ces fêtes me remplissaient de frissons. J'avais appris qu'une chanson était le plus grand cadeau qu'on pouvait offrir, et quand j'atteignis l'âge où j'aurais pu le recevoir, je commençai à rêver d'être choisie pour mériter cet honneur. Un chant offrande était une vibration connectée au monde des esprits. Chanter ce que le cœur murmurait, c'était comme tracer une voie vers les étoiles pour celui auquel on l'offrait.

Au crépuscule, les mélodies des caciques s'enlaçaient aux sons de la nature et les oiseaux mêlaient leurs pépiements à la voix rauque qui psalmodiait. À la tombée de la nuit, c'était le murmure des grenouilles qui accompagnait ces mélodies. Quand j'étais sûre que personne ne m'écoutait, j'inventais des chants en me promenant près de la rivière, je laissais sortir de ma gorge un filet de voix, presque recouvert par les gargouillis de l'eau. Mâa m'avait écoutée sans que je le devine et m'avait avoué plus tard qu'elle avait admiré la vibration pure qu'elle sentait poindre dans ma voix encore fluette d'enfant. Quand je fus adolescente, j'entendis dans le son de ma voix une gravité particulière. Mâa y avait décelé le don

que j'avais reçu et elle venait discrètement m'entendre chanter au bord de la mer.

Je deviendrais une *behique*. Le signe sur mon front n'avait pas menti et Mâa se félicitait de m'avoir sauvée de la mort. D'autant qu'elle avait eu dans certaines cérémonies des visions qui corroboraient l'importance de ma vie quand débarqueraient ces étrangers dont Mâa avait pressenti non seulement l'arrivée, mais aussi la présence longue et fatale.

Il était prévu qu'Anacaona, ma sœur jumelle, devienne cacique et remplace Bohechio notre frère s'il venait à mourir. Elle épouserait Caonabo qui était le cacique du royaume voisin. Cela aussi, Mâa l'avait vu. Caonabo qui n'avait que deux ans de plus que moi était élevé par la même mère adoptive. On l'avait trouvé à l'aube, après une tempête, dans un panier tressé qui glissait au fil de la rivière. On ignorait qui étaient ses parents, mais tous savaient qu'il avait du sang carib et que probablement une mère taïno n'avait pas voulu garder l'enfant d'un homme qui l'avait forcée à se soumettre à son exigence de mâle. Mâa les appelait les *hommes bêtes*, ces Caribs* qui attaquaient nos hommes les plus valeureux pour les boucaner et consommer leurs os en poudre magique. Ils prenaient aussi leurs femmes pour puiser en elles la force de combattre, comme si en plongeant leur membre dressé dans ce corps, ils allaient atteindre l'élixir secret de leur légitime compagnon et connaître une puissance qu'ils désiraient plus que tout. Les Taïnos ne plaçaient tout simplement pas la force au même endroit que les Caribs !

Avec Mâa, j'appris à écouter ma voix intérieure. Il fallait se couvrir les oreilles et les yeux avec les mains et la laisser vibrer ; on pouvait alors entendre ce son secret,